

### **FOCUS 3 : textes complémentaires**

#### **A-Dans Persuasion :**

NB : Edition de référence, Pierre Goubert, Folio Classique ; préface de Christine Jordis.

a-Volume I, chapitre VIII : « Dès lors, le capitaine Wentworth et Anne Elliot se trouvèrent à de nombreuses reprises fréquenter les mêmes personnes. [...] Il restait à savoir si les sentiments de naguère allaient pouvoir renaître. Le passé à n'en pas douter, allait s'imposer au souvenir de l'un comme de l'autre. Impossible d'éviter un retour en arrière. [...] Ils ne conversaient jamais ensemble, n'avaient d'autres rapports que ceux qu'exigeait la plus élémentaire politesse. Dire qu'ils avaient été tout l'un pour l'autre ! Et maintenant rien ! Il y avait eu un temps où, même dans une compagnie aussi fournie que celle qui emplissait le salon d'Uppercross il eût été difficile pour eux de cesser de se parler. Exception faite, peut-être, de l'amiral Croft et de sa femme qui semblaient particulièrement unis et heureux (Anne ne pouvait exclure personne d'autre, même parmi les couples mariés), il n'y aurait pu avoir de cœurs aussi ouverts, de goûts aussi proches, de sentiments aussi concordants, de visages aussi aimés. Maintenant, ils étaient comme des étrangers, ou plutôt, pis que des étrangers, car ils ne pourraient plus entrer en relation. Leur éloignement ne finirait jamais ».

#### **b-Volume I, chapitre IX :**

« Il arrangeait bien Mary d'imaginer qu'Henrietta était la préférée (de Wentworth, par rapport à sa sœur Louisa), précisément à cause de Charles Hayter (un parent de Mary, qui

fait la cour à Henrietta), dont elle eût aimé qu'on mît un terme aux prétentions. [...] « Vous savez, disait-elle, je ne parviens pas à estimer que ce soit un parti enviable pour Henrietta et, compte tenu des alliances qu'ont contractées les Musgrove, elle n'a pas le droit de se jeter dans les bras du premier venu. Je ne crois pas qu'une jeune femme puisse se permettre de faire un choix susceptible de fâcher les principaux membres de sa famille ou de ne pas leur convenir, et d'imposer des liens de parenté désagréables à des personnes qui n'ont pas été habituées à cela. Et dites-moi, qu'est-ce que ce Charles Hayter ? Rien de mieux qu'un vicaire de campagne ». [...] Son mari, toutefois, n'était pas en accord avec elle sur ce point. Indépendamment du fait qu'il aimait bien son cousin, pour lui Charles Hayter était un fil aîné, et il considérait la situation du point de vue d'un fils aîné. « Ce que vous dites, Mary, n'a pas le sens commun, lui répondait-il donc. Ce ne serait sans doute pas un grand mariage pour Henrietta, mais Charles a une très bonne chance, par les Spicer, d'obtenir quelque chose de l'évêque avant un an ou deux. Et puis, n'oubliez pas qu'il est le fils aîné. A la mort de son oncle, il entre en possession de biens qui ne sont pas à négliger. [...] Non, non, Henrietta pourrait faire pire que d'épouser Charles Hayter, et si elle l'épouse et que Louisa puisse avoir le capitaine Wentworth, je m'estimerai très satisfait ».

c-Volume II, chapitre VI : « Le capitaine Benwick et Louisa Musgrove ! D'un côté, une Louisa Musgrove pleine d'entrain, heureuse de vivre, babillarde, de l'autre, un capitaine Benwick abattu, méditatif, sensible, grand amateur de livres : chacun des deux offrait tous les caractères susceptibles de déplaire à l'objet de ses vœux. Avec des natures aussi différentes, quel

avait pu être le charme ? La réponse ne tarda pas à se présenter. Tout venait des circonstances. Pendant plusieurs semaines, le hasard les avait réunis. Ils avaient vécu dans le même petit cercle familial. Depuis le départ de Henrietta, ils avaient dû dépendre presque entièrement l'un de l'autre. L'état de Louisa, qui se remettait à peine d'une maladie, avait de quoi émouvoir et le capitaine Benwick n'était pas inconsolable (il vient de perdre sa fiancée). Anne n'avait pu déjà se garder de le soupçonner et, loin de tirer les mêmes conclusions que Mary du tour pris par les événements, ils ne lui servaient qu'à la raffermir dans l'idée qu'il avait ressenti pour elle un début de tendresse. [...] Elle était persuadée que toute jeune femme à peu près digne de plaire qui l'aurait écouté et aurait semblé compatir à sa détresse aurait eu droit au même compliment. Il avait le cœur tendre. Il lui fallait aimer quelqu'un. Elle ne voyait pas pourquoi ils ne seraient pas heureux ensemble. Louisa manifestait déjà un bel enthousiasme pour la marine, et bientôt ils se ressembleraient davantage. Lui deviendrait plus gai, et elle apprendrait à se passionner pour Walter Scott et Lord Byron. C'était d'ailleurs probablement déjà fait. Ils étaient, bien sûr, tombés amoureux en lisant de la poésie. Imaginer Louisa Musgrove transmuée en une personne ayant du goût pour la littérature et portée à des considérations de nature sentimentale avait quelque chose d'amusant, mais elle ne doutait pas qu'il en fût ainsi. [...] La conclusion de tout ceci était que, si l'on admettait que la femme qui avait été sensible aux mérites du capitaine Wentworth pût lui préférer quelqu'un d'autre, il n'y avait rien dans ces fiançailles de nature à susciter un étonnement durable [...]. »

d-Ibidem: « On avait prescrit la marche à l'amiral pour empêcher la goutte, et Mme Croft paraissait tout vouloir partager avec lui, marcher comme si sa vie en dépendait afin de lui être utile. Anne les voyait partout où le hasard la conduisait. [...] Informée comme elle l'était des sentiments qui les unissaient, ils représentaient à ses yeux une image du bonheur des plus séduisantes. Son regard s'attardait sur le couple aussi longtemps que cela se pouvait. Elle se plaisait beaucoup à imaginer qu'elle saisissait le sujet de leur conversation, tandis qu'ils marchaient libres et heureux, ou était également charmée de voir l'amiral serrer la main d'un vieil ami croisé sur sa route et de noter l'animation des voix quand parfois se formait un petit attroupement de marins au milieu desquels Mme Croft avait le même regard vif et pénétrant que tous les officiers qui l'entouraient ».

### **B-Textes complémentaires :**

a-« Mon existence n'est pas finie, mais déjà elle possède un sens que vraisemblablement l'avenir ne modifiera guère [...]. On me dira peut-être que ce souci ne concerne que moi ; mais non ; [...] si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins, se trouve mis en jeu. Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer celle des autres. »

Simone de BEAUVOIR, La Force de l'âge, prologue, 1960.

b-« Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions, la découverte de mon intimité me découvre en

même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que pour ou contre moi. »

Jean-Paul SARTRE, L'existentialisme est un humanisme, 1946.